

L'APPARTENANCE SOCIO-CULTURELLE ET LE LANGAGE.

Par : Malika BENSEKHAR

Assistante à l'I.P.S.E
Université d'Alger

PROBLEMES METHODOLOGIQUES :

Dans de nombreuses recherches, en psychologie il est devenu traditionnel de considérer le niveau socio-culturel en pensant qu'il aurait des effets sur les résultats obtenus aux tests évaluant l'intelligence, la réussite scolaire ou le niveau verbal. Ces résultats iraient dans le sens de la réussite pour la catégorie dite "favorisée" et se traduiraient par l'échec ou l'insuffisance pour la catégorie dite "défavorisée".

Ne faudrait-il pas prendre du recul par rapport à une problématique telle que celle-là compte-tenu de ses implications tant méthodologiques qu'idéologiques ?

* La notion de niveau socio-culturel est une catégorisation utilisée par les statisticiens, puis reprise en compte par la sociologie et la psychologie lorsque s'est engagé un débat sur les questions de la différence ou du handicap socio-culturel.

* La notion d'appartenance socio-culturelle, prise comme variable dans de nombreuses recherches constitue une problématique à caractère corrélatif car entre l'appartenance socio-culturelle et la capacité il n'y a pas d'opérateurs. Entre l'appartenance socio-culturelle et le langage il n'y a pas de lien théorique. Il serait plus exact d'affirmer qu'à l'intérieur des catégories, un certain nombre de caractéristiques génèrent les différences dans le mode de réussite.

L'identification des caractéristiques spécifiques à chaque niveau socio-culturel serait l'étape essentielle dans la détermination d'opérateurs entre le mode de réussite et l'appartenance socio-culturelle. Quels aspects particuliers, pour chaque catégorie, engendrent les différents niveaux de réussite ? C'est précisément ces aspects identifiés qui constitueraient les opérateurs indispensables à l'élaboration d'une théorie de la "différence socio-culturelle".

* Dans beaucoup de travaux, les critères permettant de définir l'appartenance socio-culturelle ne sont pas énoncés. Dès lors, la terminologie devient fluctuante, imprécise, et les critères retenus comme susceptibles de différencier les catégories socio-culturelles varient. Le plus souvent on considère le niveau d'instruction et (ou) la catégorie socio-professionnelle.

Il est certes, pertinent de déterminer l'appartenance socio-culturelle en considérant les niveaux d'instructions des deux parents, cependant celui de la mère nous semble plus significatif quant à ses références éducatives et quant à la répartition des statuts et rôles intra-familiaux. La question qu'il conviendrait de se poser, c'est, comment les rôles intra-familiaux s'articulent avec les niveaux d'instruction, avec celui des femmes en particulier ? Que deviennent alors les références éducatives dans ce cadre là ?

* L'absence de références cohérentes pour la détermination des catégories socio-culturelles mène souvent à une confusion entre catégories socio-économiques et catégories socio-culturelles. Cette superposition n'est évidemment pas exacte.

En ce qui concerne le langage, si nous devons admettre, à l'instar des théories socio-linguistiques actuellement admise dans les contextes monolingues, que les capacités verbales dépendent de l'appartenance socio-culturelle, un certain nombre de problèmes devraient être posés :

Le contexte algérien est caractérisé par une dynamique de changement social, mais également de changement linguistique. Le fait de l'arabisation, du plurilinguisme et des contacts de langues, impliquent un certain nombre d'effets sur chacun des codes mis en présence. Ceci a pour résultat des variations tant au niveau des "codes" collectifs qu'individuels.

On sait que l'appréciation des niveaux linguistiques implique un aspect normatif. On évalue le niveau verbal d'un individu ou d'un groupe par rapport à la norme incluse dans une épreuve verbale. Dans le contexte sociolinguistique algérien les critères linguistiques de la détermination d'une norme posent un certain nombre de problèmes méthodologiques :

* L'appréciation du niveau linguistique repose sur la passation d'un test verbal. Cette passation implique un acte de parole, lequel s'inscrit dans un dynamisme orienté, où les individus ont chacun un statut particulier. Dans ce cas, ne peut-on pas admettre que les statuts orientent l'acte de parole au point de déterminer la structure des productions linguistiques ?

* L'acte de parole implique également la référence et la mise en fonctionnement d'un code, d'une langue. Dans un contexte plurilingue, il est rare que les langues en présence ne fassent pas l'objet d'enjeux, tant dans les institutions qu'auprès des individus. Les enjeux dont fait l'objet une langue sont sous-jacents à l'actualisation que le sujet fait de cette langue et à la structure même de ses productions linguistiques. Comment alors, à partir des productions linguistiques établir la surdétermination de l'appartenance socio-culturelle sur le développement linguistique ?

* De plus, lors d'une épreuve verbale, l'actualisation de la langue et la performance qui en découle sont largement déterminées par l'ensemble des pratiques de communication qui ont cours dans le groupe auquel appartient l'individu. Ces mêmes pratiques de communication sont à leur tour déterminées par les modèles de communication qu'il rencontre. Comment appréhender ces modèles de communication si ce n'est en analysant tant les différents lieux de socialisation auxquels appartient l'individu que son statut en ces lieux.

* Lorsqu'il s'agit d'apprécier le niveau de développement verbal de l'enfant par exemple, c'est tant son statut au sein de la famille que la valeur accordée à ses activités qu'il faut analyser pour identifier les modèles de communication qui ont cours dans son milieu. Si l'enfant a un statut d'interlocuteur et que ses jeux sont valorisés, deux canaux de communication sont ouverts, ce qui signifie que non seulement les échanges entre lui et les autres sont fréquents, mais qu'en plus sa parole

est sollicitée, voire valorisée.

* Le statut des individus et en particulier celui de l'enfant, dans l'institution familiale, sont en rapport avec les valeurs sociales et éducatives auxquelles fait référence la famille. De ce fait, le projet existentiel dans lequel est inscrit l'enfant et son développement, sont orientés vers ces valeurs. Il en résulte des différences de styles éducatifs qui concrétisent des modalités de communication différentes aux différents niveaux socio-culturels la communication est plus ou moins valorisée et ceci peut être mis en évidence par une analyse concrète des styles éducatifs. De ce fait, méthodologiquement, c'est le statut de la communication qui devient la variable qui différencie les catégories socio-culturelles quant à la pratique du langage. Même si cette variable coïncide avec la classe sociale, elle a au moins l'avantage de rendre possible l'élaboration d'une théorie efficiente concernant la notion d'appartenance socio-culturelle. C'est en déterminant, grâce à un canevas d'indices, les styles éducatifs que pourra être définie l'appartenance socio-culturelle. Mais à ce propos, il convient de faire deux remarques :

1/ L'existence de groupes socio-culturels nettement différenciés n'est qu'une vue de l'esprit, induite par des nécessités méthodologiques. Il existe une certaine variabilité dans la fréquence des attitudes décrites comme spécifiques à une catégorie socio-culturelle. Cette variabilité constitue des niveaux de transition sur un continuum et c'est en un certain point sur ce continuum que se définit l'appartenance socio-culturelle.

2/ L'analyse de cette variabilité doit se faire à travers l'analyse des mutations que connaît notre pays. C'est en envisageant les styles éducatifs à l'intérieur du processus de changement social qu'il sera possible de rendre compte des nouveaux statuts de l'enfance.

Il s'agira alors de procéder à une analyse qualitative des modèles de communication qui ont cours dans les différents milieux socio-culturels.

Une étude expérimentale, portant sur le langage, chez des enfants âgés de 3 ; 6 ans à 5 ; 6 ans, a été réalisée. Il s'agissait d'enfants de milieu algérois, d'enfants immigrés, maghrébins habitant la région parisienne, et d'enfants de divers pays arabes habitant depuis peu la région parisienne. Le hasard a voulu que ces derniers soient issus de milieux très

privilegiés. Pour l'ensemble, les milieux d'appartenance socio-culturels sont contrastés. Même si l'appartenance socio-culturelle ne constituait pas une de nos hypothèses de travail, dans cette étude, il ressort cependant, qu'à l'appartenance socio-culturelle correspondent des attitudes spécifiques à l'égard du langage. Ceci nous fait contater que ce qui différencie les catégories socio-culturelles c'est le degré d'investissement des activités linguistiques, investissement qui s'exprime alors par différentes attitudes :

* Une compétence à exhiber pour ceux qu'on considère comme appartenant à un milieu "favorisé", en tout cas ceux qui font preuve de réussite.

* Un simple instrument de communication qui coïncide avec la situation mais ne la remplace pas, pour les autres.

Cependant, admettre que le degré d'investissement du langage détermine la capacité linguistique c'est alors le considérer comme un sujet auquel sont affectées des valeurs. C'est ce qui fait dire à J.L. BEAUVOIS et R. GHIGLIONE que "le langage est érigé en système autonome de référence "ou" objet qui donne lieu à des investissements différents". Ces auteurs introduisent alors la notion de "langage-objet" et "d'attitude" à l'égard de cet objet. Il s'agit là de notions intéressantes car elles permettent de considérer le langage comme un objet auquel sont affectés des valeurs, un statut. Par ailleurs, la notion d'attitude à l'égard du langage est efficiente car, en se substituant au statut de la communication elle peut devenir la variable qui différencie les catégories socio-culturelles (la variable la plus immédiate, en tous cas). En réalité, le statut et les modèles de la communication engendrent toutes les façons dont le sujet se détermine par rapport en langage et la manière dont il investit celui-ci. C'est ainsi qu'une analyse expérimentale de la communication, à travers l'observation des interactions verbales entre parents et enfants peut permettre de mettre en évidence le degré d'investissement du langage lorsqu'il s'agit de tester les capacités linguistiques des enfants. La réussite à un test verbal dépend, entre autres facteurs, des types d'interactions verbales (ou types communicationnels) qui ont cours dans le milieu.

Elle dépend également, de façon plus immédiate, du degré d'investissement du langage. Ce degré d'investissement est spécifique à l'appartenance socio-culturelle. Qu'en est-il du degré d'investissement d'une langue déterminée au regard de ses représentations ou des enjeux dont elle est l'objet ? Ces facteurs rappelons-le, sont sous-jacents à l'actualisation que le sujet fait de la langue.

Bien-sûr, les différences d'utilisation du langage sont un fait d'attitude, mais le degré d'investissement d'une langue a son importance quant à l'apprentissage verbal.

Partant des considérations qui précèdent, il y a bien de se demander si la construction et le contenu des épreuves n'évaluent pas surtout l'effet d'attitudes particulières à l'égard du langage..